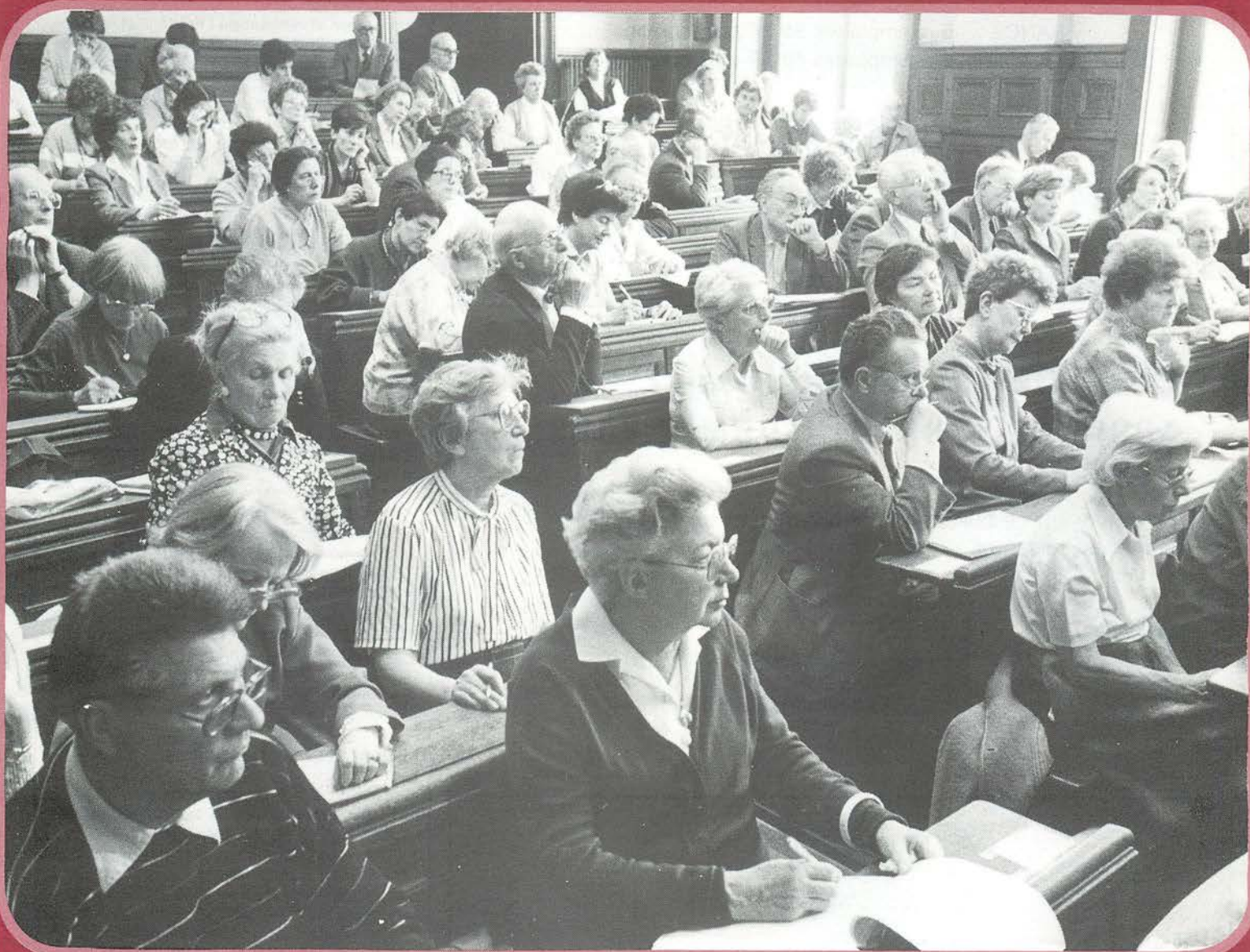


TRIBUNE DE GAUCHE

changer



LES RETRAITÉS, FORCE VIVE

CAUX 87

Il reste encore des exemplaires
du N° d'octobre de **Changer**,
rendant compte de l'ensemble
des rencontres de Caux pendant l'été 1987

FRANCE : 5 exemplaires 35 FF port compris
10 exemplaires 60 FF port compris

SUISSE : 5 exemplaires 8 Fr. s. port compris
10 exemplaires 15 Fr. s. port compris

CHANGER vous intéresse ? ABONNEZ-VOUS... INFORMEZ-VOUS...

En renvoyant ce bulletin dûment rempli et découpé à l'une des
adresses suivantes :

Suisse : CHANGER
CH - 1824 CAUX

France et autres pays :
CHANGER
68 boulevard Flandrin
F - 75116 PARIS

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 47.27.12.64.

Suisse : 1824 CAUX.
Tél. (021) 63.48.21.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric et Nathalie
Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel
Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth,
Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Maurice Favre,
Max Lasman, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films
de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : J.P., 69150 Décines (France).

ABONNEMENTS

annuels (11 ou 12 numéros)

France : FF 100 ; Suisse : Fr.s.25. - .

Belgique : FB 670 ; Canada : \$ 20. - .

Autres pays par voie normale : FF 110 ou

Fr.s.28. - . Par avion : FF 120 ou Fr.s. 30. - .

Prix spécial étudiants, lycéens : FF 50 ;

Fr.s. 16. - ; FB 335.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flan-
drin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou
par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755-4,
Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 174, ave-
nue de la Chasse, B - 1040 Bruxelles. C.C.P.
000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention
« abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de
« Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte
Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat ou chèque
bancaire de 6 000 francs CFA (abonnement
avion) ou 5 500 francs (par voie maritime) à
« Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116
Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer
en définitive que par la transformation des
hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes
apprennent à rechercher la volonté divine, à
respecter les valeurs morales et à les rendre
contagieuses. Telle est la pratique.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir
un dialogue fécond là où règne l'antagonisme,
de guérir les hommes de leurs préjugés et
de leurs haines jusque dans l'arène sociale
et politique ou dans les relations interna-
tionales. Telle se présente l'action sur le
terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis
plusieurs décennies par des personnes ani-
mées par l'idéal chrétien, le Réarmement
moral se veut ouvert à des hommes de
toutes croyances dans un respect mutuel et
en vue d'un combat commun pour un avenir
meilleur.*

M./Mme/Mlle Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de 19.... et
s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture (tarifs
ci-contre).

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

Ci-joint un chèque de F libellé à CHANGER

Date Signature :

Amérique centrale

UN PAS VERS LA PAIX

Le Prix Nobel de la Paix 1987 a été décerné au Président du Costa Rica, Oscar Arias Sanchez, honorant le « plan de paix » pour l'Amérique centrale dont celui-ci est l'initiateur et le principal architecte.

Cet événement constitue un encouragement mérité pour les efforts courageux et opportuns d'un homme d'Etat à qui l'avenir de toute la région tient à cœur et qui se démène pour en résoudre les problèmes brûlants. Il est aussi la reconnaissance par l'Europe d'une initiative positive et fondamentale d'un pays souvent critiqué parce que mal connu et mal compris.

Petite nation d'Amérique centrale traditionnellement démocratique depuis plusieurs décennies, le Costa Rica a opté pour une politique résolue de neutralité. En 1948, il a inscrit dans sa constitution la suppression de son armée. L'autorité morale que lui confèrent son attitude cohérente et sa politique de dialogue représente son seul atout auprès des nations voisines.

L'initiative prise par le Président Arias a reçu l'appui des quatre autres présidents d'Amérique centrale qui ont signé avec lui l'accord dit d'Esquipulas II. Malgré le

soutien qu'ils apportent aux contras, les Etats-Unis eux-mêmes ont accueilli l'attribution de ce prix avec une certaine ouverture d'esprit, affirmant par la bouche d'un porte parole : « Arias mérite pleinement ce prix pour avoir commencé à mettre la région d'Amérique centrale sur la route de la paix. »

Nous ne pouvons qu'espérer que ce cheminement se poursuivra et débouchera sur l'établissement, là où cela est nécessaire, de démocraties véritables répondant aux besoins profonds des peuples de cette région, longtemps meurtris.

MERIDIEN

« FOR A CHANGE » NOTRE CONFRERE EN LANGUE ANGLAISE

Changer a salué cet été la naissance de son confrère de langue anglaise, FOR A CHANGE, publié à Londres par le Réarmement moral et diffusé dans le monde entier. La deuxième livraison de ce nouveau mensuel de seize pages, la plupart en couleurs, propose une série d'articles présentant des hommes et des femmes de courage, aux prises avec les changements nécessaires dans ce monde. Ainsi un portrait d'Arnold Smith, le secrétaire général du Commonwealth, dont la réunion annuelle se tenait à Vancouver, au Canada, au moment où la revue sortait de presse, ainsi que deux articles sur deux Etats-îles, l'un et l'autre membres du Commonwealth et en proie à de graves crises intérieures : Sri Lanka et les Fidji.

Pour ceux qui lisent l'anglais, un périodique à ne pas manquer.

DEVANT MA PORTE

DANS NOS GRENIERS

Qui de nous ne connaît les Compagnons d'Emmaüs, toujours en quête d'objets en bon ou en mauvais état ? A notre demande, ils vident greniers et caves de meubles démodés, de souvenirs encombrants, d'objets qui pourraient servir. Ceux-ci, une fois rapetassés, décapés et repeints, sont vendus ou utilisés.

Les greniers de nos cœurs, eux aussi, recèlent pêle-mêle l'utile et l'encombrant. Nous sommes parfois surpris de rancunes vermoulues, de griefs bancals ou de mesquineries éculées qui surgissent pleins de vigueur de sous la poussière des ans. Nous nous y étions habitués et, soudain, ils semblent occuper toute la place, faisant écran au meilleur de nous-mêmes.

Or, il est possible d'en être débarrassé. Mais sont-ils utilisables ? Je dirais plutôt qu'ils sont recyclables.

En les identifiant, nous nous avouons déjà à nous-mêmes leur force, leur côté néfaste, prélude à la décision de nous en séparer. Peut-être par une explication franche ou des excuses à celui ou celle que cela concerne. Curieusement, ces démarches sincères semblent effacer leur aspect nocif. Dans nos cœurs reste alors une plus grande vérité, une plus grande simplicité et, dans nos relations avec autrui, plus de tolérance et de compassion.

C'est en notre for intérieur que se fait ce recyclage, sans avoir même à faire appel à Emmaüs.

EVELYNE SEYDOUX

SOMMAIRE

Et si les RETRAITES étaient une force vive de la société ? Nathalie CHAVANNE a recueilli quelques témoignages et Philippe LASSERRE analysé le livre de Christian COMBAZ, ELOGE DE L'AGE	Pages 4 et 6
Sans CONFIANCE, pas de réconciliation, pas de paix, pas de relations humaines valables et durables. Une réflexion de Frédéric CHAVANNE	Page 8
Aux PHILIPPINES, Cory AQUINO se bat pour sauver son pays. Une analyse de Gordon WISE	Page 10
« Nous aimons le MOYEN-ORIENT. » Un jeune coopérant français et sa femme racontent leur séjour en JORDANIE	Page 13
Malgré la prison, malgré l'exil, cet ancien dirigeant d'ERYTHREE espère toujours pour son pays. Un témoignage entendu à CAUX	Page 15

PHOTOS : Ambassade des Philippines. Paris : pp. 10 et 11 ; Documentation française, F. Ivaldi : p. 1 ; B. Gosset : p. 13 ; P. Lasserre : pp. 4, 6 et 12 ; H. de Montaignac : p. 5 ; I. Resseguier : p. 14 ; C. Spreng : p. 15.

LES RETRAITÉS : UNE FORCE VIVE

Quelques témoignages, recueillis par Nathalie Chavanne

« Quand mon mari a pris sa retraite, nous avons encore à la maison un fils de douze ans. Ce fut une vraie souffrance pour lui de voir son père devenir *retraité*, raconte Marie-Claire. Elle et son mari, Pierre, ont fait partie de ceux que j'ai interrogés sur leur vie « post-professionnelle », comme certains l'appellent.

Pour aucun d'entre eux la retraite ne signifie vieillesse, mise à l'écart, déchéance. A les entendre, on pense plutôt à une renaissance : renaissance à soi-même, à l'autre, à des valeurs approfondies de l'existence.

Jacques a la soixantaine passée. Il est suisse et il a pris sa retraite en avril dernier. Pour lui, l'abandon de sa profession n'est en aucune manière une rupture. « Mon travail de magasinier pendant quatorze ans, dans une centrale d'achat de produits pharmaceutiques, n'était pas spécialement passionnant, dit-il, mais je me suis intéressé à améliorer les relations hu-

maines et l'atmosphère du travail dans l'entreprise. J'ai maintenant plus de liberté pour travailler dans ce sens, à une plus vaste échelle, aux côtés d'une équipe du Réarmement moral.

Guy, 58 ans, habite Saint Rémy de Provence. Il vient de perdre son dernier emploi et se considère en pré-retraite. « Pendant des années, l'horizon a été occupé par mon travail, dit-il. J'étais un petit patron d'entreprise et il me fallait subvenir aux besoins de ma famille. Maintenant, de vieux projets jamais réalisés peuvent resurgir. Je me souviens qu'il y a une trentaine d'années, j'avais eu la vision de me consacrer aux autres. » Aux côtés de sa femme Françoise, Guy découvre peu à peu aujourd'hui la signification de cette vision.

Partir de plein gré

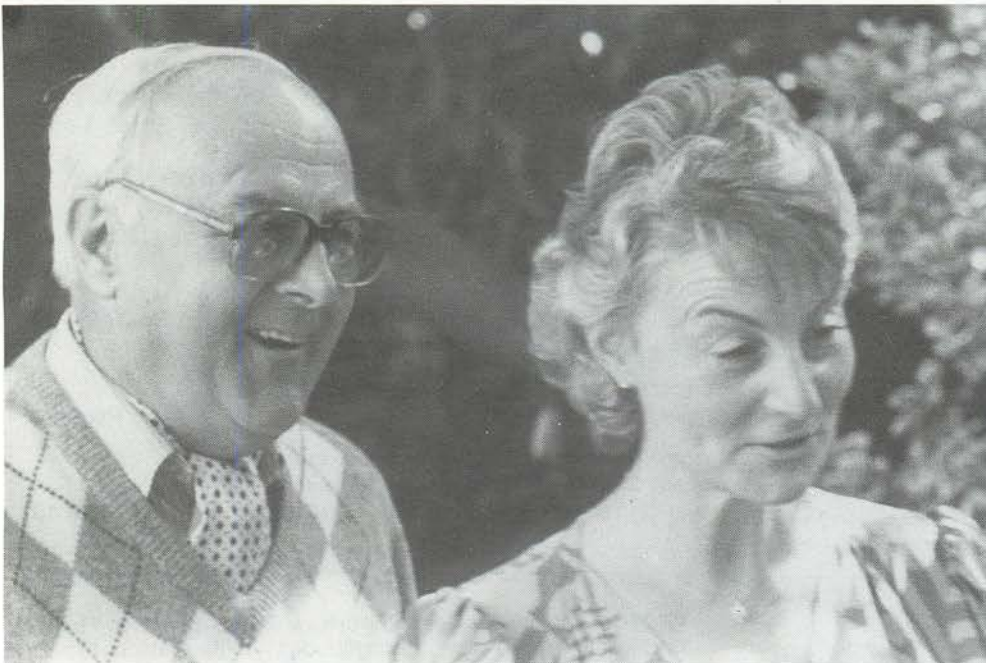
Max était encore dans le feu de l'action chez IBM et il aimait son travail quand, en 1982, il a décidé de son plein

gré de partir en pré-retraite. Un contrat de solidarité lui en offrait la possibilité dans le but d'embaucher à sa place un jeune chômeur. « Je me suis donné le temps de mûrir la chose, raconte-t-il, de me préparer mentalement. Nous en avons longuement parlé avec ma femme, puis j'ai pris ma décision. D'autre part, je préférerais sauter le pas vers la retraite à un moment où je me sentais encore assez dynamique et en bonne forme pour me façonner une nouvelle existence. »

Pierre, ancien directeur commercial d'une grosse entreprise, fait part de ses convictions : « Il faut songer assez tôt à son départ de la vie professionnelle pour faire en sorte qu'il n'y ait pas de surprise désorganisée à la sortie. Il y a tout un travail à faire sur soi-même pour aborder cette étape dans un esprit positif. » Pierre, dont la vigueur d'esprit perce dans les propos, préconise de faire la liste de toutes les choses qu'on aurait aimé faire auparavant dans son existence et de n'en retenir qu'une ou deux. Il conseille aussi de cultiver un détachement progressif face à ses responsabilités professionnelles, avant de les quitter tout à fait. « Attention, dit-il, à ne pas travailler d'arrache-pied jusqu'aux cinq dernières minutes. J'ai appris à accepter que les autres me dénieient peu à peu une partie de mon autorité et de mes responsabilités parce que j'allais partir à la retraite. »

Recevoir et donner

Pour Max, il y a un mot clé : accepter. Accepter son âge ; son changement de situation, de statut. « C'est un rude effort. On ne sort pas si facilement de quarante-quatre ans d'une vie structurée et organisée. On connaît le vide, l'appréhension. J'ai beaucoup retiré des séminaires pour futurs retraités offerts par mon entreprise. « Il est essentiel, nous avait dit un médecin, de partager son temps entre des activités où l'on reçoit (voyages, conférences...) et des



Auguste et Jacqueline

activités où l'on donne. Il faut vous réserver un capital de temps et d'énergie pour donner. »

Comment Max a-t-il mis en pratique ces bonnes idées ? « Voulant développer mes connaissances, répond-il, je fréquentais l'université inter-âge de Créteil. Un jour, j'ai vu qu'une mission locale pour les jeunes cherchait des volontaires pour donner des cours de rattrapage scolaire. C'est ainsi que, depuis trois ans, j'ai des élèves en mathématiques, français, anglais et électricité, dont les âges s'échelonnent entre 16 et 22 ans et qui ont besoin de ce coup de pouce pour pouvoir trouver un travail ensuite. J'ai par ailleurs découvert que, derrière les difficultés scolaires, se cachent souvent des problèmes moraux ou familiaux et je suis heureux de pouvoir donner un peu d'amitié à des garçons qui en ont besoin. » Ajoutons aussi que Max, depuis cinq ans, vient régulièrement au bureau de *Changer* pour y tenir le fichier informatisé des abonnés.

Guy et Françoise se sont aussi tournés vers les autres, principalement les jeunes. « Nous nous sentons le devoir de leur transmettre notre expérience et notre foi, dit Guy. Nous commençons dans ce sens en organisant, avec un petit groupe de 18-25 ans, la venue à saint Rémy d'un spectacle sur la vie de saint François d'Assise. »

Des talents à exercer

A la faveur de son temps libre, Pierre a pu ressusciter les talents de dessinateur de son enfance. Il s'adonne aujourd'hui intensément à la peinture sur porcelaine. Et avec quel art ! Mais il joue aussi un nouveau rôle dans son entourage. Ainsi il actualise ses connaissances de droit appliqué pour rendre des services en matière de gestion immobilière. Il va aussi passer une journée par semaine à l'hôpital de Garches auprès d'un enfant gravement handicapé. C'est également vers lui que s'est tourné récemment un cousin condamné par la médecine, pour trouver un accompagnement moral jusqu'à la mort.

L'âge n'a rien enlevé de sa vigueur à Auguste et la retraite n'a pas été pour lui un rétrécissement mais un élargissement. Longtemps, la perspective de la

Guy et Françoise



retraite a représenté pour moi presque une déchéance, raconte Auguste. Mais les circonstances ont donné une tournure inattendue à mon existence. Mon activité professionnelle s'est dégradée et j'ai connu des épreuves familiales. Du coup, je me suis orienté vers un départ à la retraite anticipé. Ces difficultés, et la disponibilité à la retraite ont coïncidé avec un renouveau spirituel dans ma vie. » Sa propriété de Sologne accueille aujourd'hui de nombreux visiteurs, de France ou de l'étranger.

Récemment, Auguste et Jacqueline ont assuré une permanence d'accueil à Boulogne-Billancourt, dans la maison du Réarmement moral. Ils y ont exercé leur sens de l'hospitalité et ont contribué, de leurs talents variés, à divers aménagements dans un centre « qui doit être avant tout, affirme Jacqueline, un endroit où il fait bon vivre. Avec d'autres, nous nous sentons maintenant responsables de cette maison, ajoutez-elle. Elle nous appartient un peu et nous nous apprêtons à y revenir. »

Tiraillements

« La retraite de mon mari est intervenue à une période où j'étais extrêmement sollicitée », rappelle Marie-Claire, l'épouse de Pierre. Cette mère de cinq enfants est déjà six fois grand-mère ! « Nous avons encore deux enfants à la maison et deux jeunes ménages à aider, reprend-elle. Il y avait aussi nos propres parents qui vieillissaient et qui nécessitaient beaucoup de soins.

« De mon côté, j'avais également quelques engagements sociaux. J'ai commencé à me sentir très tiraillée entre toutes ces contraintes. En outre, j'arrivais à l'âge où, physiquement, on commence à ressentir des petites misères et à ne plus maîtriser entièrement sa carcasse. C'est alors que, grâce à une amie, j'ai rejoint un mouvement spirituel dont j'ai la joie de faire partie aujourd'hui avec mon mari.

Une question d'amour

« Il s'agit d'un groupe de personnes qui se retrouvent pour partager ce qu'elles vivent, s'entraider, prier et étudier ensemble l'Évangile. Ce qui plaît à mon mari, c'est qu'on ne tourne pas en rond autour de soi ; on cherche à aller vers le positif. Cela nous a énormément aidés tous les deux, dans une phase de notre vie où l'on a tendance à s'aigrir et à s'irriter facilement. Nous avons appris à développer un nouveau regard sur l'autre, à le voir en devenir et à encourager ce devenir.

« Il y a aussi tant de choses à reprendre entre soi, des tas de petites gaffes à éviter. Par exemple, mon mari travaillant dans son bureau, j'y envoie sans prendre garde la femme de ménage. Avec grâce, il prend ses papiers et va s'installer dans la salle à manger d'où, une demi-heure plus tard, il est de nouveau chassé par l'aspirateur.

— Oui, intervient Pierre avec un faux air de grandeur outrée, il faut respecter la notion de territoire ! »

Jacques et Margrit ont aussi redécouvert la vie à deux. « Nous avons



Margrit et Jacques

décidé de partager les tâches domestiques, raconte Margrit, pour éviter que l'un ou l'autre soit relégué dans des domaines spéciaux, des monopoles, au détriment d'activités extérieures. C'est une question d'amour. Mon mari proposera de fabriquer un petit dîner si, un soir un engagement hors de chez moi me fait rentrer tard.

— Oui, je me suis lancé tout doucement, en paniquant, avoue Jacques. Je sais maintenant bricoler des petits canapés intéressants. Un jour j'ai voulu essayer une recette. Sans que je m'en rende compte, les pages du livre se sont tournées et j'ai poursuivi une deuxième recette en cours de route. »

Comme cela fait du bien de vous entendre, Marie-Claire, Max, Jacques, Margrit... Quelle lumière sympathique et réconfortante vous projetez sur cette phase de votre vie !

Pour terminer notre réflexion, j'aimerais évoquer un autre compagnon que vous avez souvent mentionné : le temps. Le temps de prendre le trajet le plus agréable pour se rendre à un endroit plutôt que le plus rapide, pour Pierre ; le temps de faire les choses qu'on aime ou qu'on juge vraiment valables et qu'avant on faisait le soir ou le week-end, avec l'énergie qui vous restait, pour Jacques. Mais ce même temps peut être une arme à double tranchant.

« L'homme qui se levait tous les matins à sept heures doit garder une discipline, sinon c'est le début de l'avachissement moral », fait remarquer Pierre.

Quand j'ai demandé à Jacques et Margrit ce qu'ils allaient faire de leur temps disponible, Jacques a répondu d'emblée : « Ne pas le remplir systématiquement. J'aimerais être libre de toute ambition, de tout sentiment de hâte. »

Une page blanche

Pour conclure, je citerai des passages d'une lettre de Monique, une amie des plus dynamiques qui a enseigné la musique à l'École normale de Montpellier durant de longues années. Parlant de sa retraite, elle écrit : « Que la vie est riche et passionnante ! J'ai le temps de revoir des amis, d'accepter des invitations, de lire, d'écrire, de faire de la musique pour moi-même, pas seulement pour les autres. Parfois, c'est le grand silence de l'inaction, une page blanche. Bien entraînée, par ma profession, à organiser, à planifier, tout à coup c'est le grand vide. Pas le précipice, mais la route libre, sans circulation. J'apprends à l'accepter sans panique. La discipline d'un moment de silence le matin ou dans la journée m'enseigne beaucoup de choses. Il me faut en attendre davantage. Découvrir tout à coup au fond de soi une pensée qui vous projette dans un endroit, une situation inattendue : c'est passionnant ! La disponibilité dirigée d'en haut : c'est un des secrets les plus précieux de ce début de retraite. »

NATHALIE CHAVANNE

UN LIVRE UNE IDÉE

ELOGE DE L'ÂGE

Philippe Lasserre présente l'ouvrage de Christian Combaz

Selon la sagesse hindoue, un des signes les plus probants de la décadence d'une civilisation se manifeste lorsque les vieillards, privés de la vraie sagesse de leur grand âge, essaient de se comporter comme les jeunes.

C'est ce mal que dénonce, avec la verve un peu désordre d'un pamphlé-

taire, le jeune sociologue et romancier Christian Combaz dans son livre *Eloge de l'âge* (1). Notre société, affirme-t-il, fait des personnes âgées autre chose que ce qu'elles sont destinées à être. Pour être acceptés, nos vieux doivent être bronzés et sportifs. Ils doivent être *autonomes, rester dans la course, se faire*

plaisir. Surtout, ils ne doivent pas être pris par leurs ennuis de santé ni se laisser pousser par leur vieillissement à prendre distance et à acquérir la sagesse. Dans ce cas, mieux vaut les exiler dans des institutions spécialisées.

Et l'auteur de relever, dans le fonctionnement d'une société développée,

tous les éléments qui poussent les personnes âgées dans cette direction dangereuse :

Les politiques sociales des gouvernements, qui éloignent les vieux du cercle familial et les empêchent de jouer leur rôle, capital, dans l'équilibre entre les générations.

Le fait que l'on considère aujourd'hui la vieillesse comme une maladie avec, pour corollaire, l'idée que « ce qui leur arrive, ce n'est pas de leur faute » (ce qui revient à les priver d'une partie d'eux-mêmes) et que « les soins qu'on leur prodigue remplacent peu à peu l'amour qu'on leur doit ».

Le foisonnement de l'expérience

La retraite-couperet, qui prive les gens du mythe de l'appartenance à un groupe, ce qui fait que, le plus souvent, la vraie solitude vient avec la retraite. L'inquiétude du : « Qui suis-je ? » frappe alors de plein fouet.

Or, et l'auteur affirme là sa thèse avec force : être vieux, ce n'est rien d'autre que de faire œuvre morale, la vieillesse consistant à mettre de l'ordre dans le foisonnement de l'expérience ; d'assigner une valeur à chaque épisode de la vie ; de trouver un sens à ce qui paraît n'en avoir pas.

Proposer aux vieux de ne pas vieillir est présomptueux, puisque la vie se corrompt sans cesse et s'éteint. Au moment où la nature les rappelle au néant par la souffrance, leur rôle n'est-il pas alors de s'attacher aux valeurs inaltérables et de les transmettre ?

Pour Combaz, la vieillesse marque les retrouvailles de chaque homme avec lui-même. Il peut alors en retirer quelque chose et se préparer à la mort. D'où, paradoxalement, l'*insouciance* qui caractérise certaines vieilles personnes et qui devrait être une qualité chez toutes. Une insouciance qui est le produit de la conscience de soi. Or ceux qui se jettent à corps perdu dans toutes sortes d'activités pour rester jeunes et dans le coup sont tout sauf insouciant !

Dieu, le « Grand Obturateur » (parce qu'il nous donne peu à peu, à mesure que nous vieillissons, la vraie image, la photographie de mieux en mieux exposée, de nous-mêmes) est présent à sa

façon dans la réflexion de Combaz. « Ceux de nos lecteurs que l'idée seule de Dieu incommoder, écrit-il, se sont trompés de livre ou de sujet. » Comment en effet ne pas aborder la question de l'au-delà quand on parle de la vieillesse ? Car vivre, et vivre vieux, revient en fait à s'identifier, à se rendre à soi-même singulier, jusqu'au moment où l'on « sort du temps ».

Un ami de l'auteur, Victor, vieux professeur de soixante-douze ans, est présent à sa façon d'un bout à l'autre du livre. Son histoire, en contrepoint, en est la partie la plus émouvante, qui rend le reste convaincant. Car Victor a accompagné l'auteur dans son enquête sur les personnes âgées aux Etats-Unis et l'auteur a accompagné Victor durant sa maladie et jusqu'à sa mort.

Espérer dans la vieillesse

Quel ne fut pas le choc de Christian Combaz lorsque celui-ci découvrit que Victor, sachant qu'il allait mourir, en avait parlé à une fillette de onze ans, mais ne lui en avait rien dit à lui, son ami ! En fait, commente-t-il en essayant de comprendre, l'optimisme des vieux répond à l'inquiétude qu'ils ont pour les plus jeunes et les mieux-portants. Ils ne veulent pas de notre pitié et sont en fait malheureux de nous rappeler ainsi la fragilité de notre condition. C'est par amour qu'ils manifestent cette retenue

à notre égard. L'amour : l'essentiel de ce que nous apprend la vieillesse, conclut-il, tient sans doute dans ce mot. « Il a les mains vides, il n'a pas d'objet défini, il est immobile, patient et silencieux. Il n'éprouve ni crainte ni colère. Il ne mène nulle part. On n'a donc pas besoin de courir après lui. »

D'où l'appel de l'auteur à *espérer dans la vieillesse*, à la distinguer des autres âges de la vie, non par les vertus qu'elle a perdues, et pour tâcher de les lui rendre, mais par celles qu'elle a trouvées, et pour apprendre à les reconnaître ».

Christian Combaz a grossi à dessein le trait en caricaturant notre société et la façon dont elle traite ses vieux. Il nous rappelle ainsi que nous sommes tous – ou serons un jour – proches de ces vieillards vis-à-vis desquels il n'est pas toujours aisé de trouver la bonne attitude. Pourtant, eux à qui inexorablement nous allons ressembler, ils ont beaucoup à nous donner dans leur faiblesse et leur décrépitude. « Il n'est pas d'âge pour devenir vieux », affirme Combaz dans une de ses formules-paradoxe.

Avec son éloge de l'âge, ce jeune homme de trente-deux ans remet bien des choses en place et nous apprend à tous à vivre, à mûrir, à mourir.

PHILIPPE LASSERRE

QUELQUES CITATIONS

La plupart des hommes souhaitent vivre longtemps, mais ils ne souhaitent pas devenir vieux. Ils ne comprennent donc pas à quoi rime la vieillesse et qu'elle peut être le sens même de la vie.

Le désir de garder son corps en alerte le plus longtemps possible comporte un risque fâcheux : c'est de lui rester attaché plus longtemps que de raison.

Nous devrions placer nos vieux sur la chaise de l'arbitre, au lieu de quoi nous ne leur laissons le choix que de jouer avec nous ou de disparaître.

L'isolement de la personne âgée est tellement inscrit dans l'ordre de la nature qu'on se demande s'il n'y a pas là le commencement de quelque plan divin.

Le temps n'est plus, pour les vieux, un chemin que l'on suit, mais un panier où l'on puise.

Si les vieux n'avaient que l'avantage de nous montrer comment il faut mourir, leur commerce serait ennuyeux. Ils savent aussi, Dieu merci, nous montrer comment vivre.

(1) *Eloge de l'âge dans un monde jeune et bronzé*, Robert Laffont, 1987.

Cher D.,

Voilà longtemps que je médite cette lettre car nos conversations, depuis six ans que nous nous connaissons, m'ont poussé à réfléchir aux conditions qui permettent à la confiance de s'établir. Malgré ta discrétion naturelle, je sens bien que l'éloignement de ta terre natale, les divisions qui déchirent ton pays et l'attitude de celui qui s'est imposé pour le diriger te pèsent. Je sais aussi la foi qui t'anime et ton désir d'être un artisan de paix. Nous avons parlé à plusieurs reprises de la méfiance instinctive qui contraindrait tes compatriotes à la plus grande prudence et qui paralyse la reconstruction de ton pays. Les barrières qui séparent les hommes, je les ressens moi aussi. Elles sont comme les murailles des châteaux-forts médiévaux derrière lesquelles on s'abritait. Mais je crois profondément qu'on peut bâtir un autre type de rapports entre les hommes et que c'est la seule façon de redonner ses chances à ton pays.

Cette conviction me vient de mon enfance. Nous prenions du temps en famille, papier et crayon en main, pour faire le point en silence et laisser remonter tout ce qui pouvait habiter nos cœurs et nos consciences. Nous appelions cela « le recueillement ». Nous mettions ensuite en commun ce que nous avions écrit sans peur de voir l'autre exploser ou profiter de ce qu'on livrait de soi-même.

Cette expérience a débordé le cercle de notre famille puisqu'elle a aussi donné une certaine qualité à nos amitiés notamment à celles que mes parents, Français établis au Maroc, avaient le souci de nouer avec les Marocains. J'y ai vu le début d'un travail de longue haleine pour rapprocher les communautés humaines et je m'y suis moi-même attelé aujourd'hui.

Gagner son adversaire

Mais, me diras-tu, comment vaincre le scepticisme et la méfiance chez celui qui n'est pas dans les mêmes dispositions d'esprit que moi ou, a fortiori, quand un conflit m'oppose à lui ? Si l'on observe ceux qui ont œuvré pour la réconciliation à travers le monde, on s'aperçoit que c'est souvent le changement radical d'une personne d'un camp donné qui conduit quelqu'un du camp opposé à changer à son tour. C'est le cas d'Alec Smith et d'Arthur Kanoderaka, du Zimbabwe, dont nous avons abondamment parlé dans nos colonnes et de bien d'autres encore. Ainsi, je suis peut-être le mieux placé pour gagner la confiance de celui auquel je suis opposé.

Tu m'as parfois dit qu'il fallait prier, un peu comme si c'était le seul et dernier recours. Je crois qu'il faut effectivement le faire, mais qu'on ne doit pas s'en tenir là. Nous pouvons partir à la conquête de nos adversaires, non pour les vaincre, mais pour les *gagner*. Nous avons

LE CHEMIN DE

Lettre à un

par Frédéric

à notre disposition des armes intérieures pour attester notre volonté de faire le bien et pour éliminer les germes de méfiance.

Etre crédible, pour moi, c'est d'abord être consacré à l'objectif le plus élevé que je me suis fixé, m'assurer que ma vie, à tous moments, ne contredise pas mon discours, être fidèle à ma parole, attentionné dans les petites choses et prêt à me laisser déranger. J'ai la chance de compter beaucoup d'amis en qui j'ai toute confiance. Ce qui m'a convaincu chez eux, c'est leur sollicitude, la gratuité ou la bonté de leurs actes, peut-être aussi la fermeté de leurs convictions et, parfois, leur courage de me remettre en question.

Rester vulnérable

Etre crédible, c'est aussi savoir que le monument de mes bons principes et de mes bonnes intentions n'intéresse personne mais, au contraire, que ce sont mes combats contre moi-même, mes erreurs et mes difficultés à vivre l'idéal auquel j'ai accroché ma vie qui constituent ma meilleure arme. Nous en avons fait l'expérience, ma femme et moi, lors d'un séjour en Tunisie. Nous avons parlé dans nos conversations de nos conflits avec des collègues de travail ou même en ménage et de ce que nous en avons appris sur notre caractère. A plusieurs reprises, nos interlocuteurs, Arabes et musulmans, qui se méfient souvent de ce qui vient de l'Occident, se sont ouverts à leur tour. Nous avons découvert à cette occasion la force de ceux qui acceptent d'être vulnérables.

Si l'on veut dénouer ce qui fige dans la méfiance notre relation avec quelqu'un, il nous faut aller sur son terrain, comprendre ce qui l'habite, ce qui l'anime, ce qui lui fait peur et ce qui lui fait mal. Alors peut-être nous sera-t-il donné de créer un lien d'une autre nature.

Tu me disais un jour : « Mes compatriotes ne peuvent pas vivre en paix entre eux parce qu'ils ne sont pas en

LA CONFIANCE

ami africain

Chavanne

paix avec Dieu. » Chacun de nous doit devenir en quelque sorte le berger de son ennemi, se soucier de la croissance de sa foi, de son ouverture de cœur. Cela implique de livrer un peu de notre propre cheminement, d'oser parler des blessures enfouies en nous, des peurs qui nous poursuivent, des motivations dont nous ne sommes pas fiers, des actes qui pèsent sur notre conscience.

L'honnêteté avec soi-même et avec autrui porte beaucoup de fruits. Rappelle-toi le film *Liberté*, qui met en scène les rivalités de chefs politiques africains dans la marche de leur pays vers l'indépendance. Les deux protagonistes se parlent au bord de la lagune. Adamou, premier ministre, qui a pris l'initiative du dialogue, avoue son projet de profiter de sa position pour éliminer son rival. Celui-ci, Mutanda, éberlué par cette franchise, n'en croit pas ses oreilles. Voilà que son ennemi mortel lui révèle les intentions qu'il soupçonnait. Il se dit résolu à agir tout autrement. Commence alors une collaboration étroite entre les deux hommes. De la vérité a jailli la confiance.

Plus fort

Bien sûr, ce que nous avons à dire est parfois difficilement avouable. Mais j'ai fait l'expérience récemment qu'il vaut mieux être honnête avec la ferme intention de changer que de faire bonne figure pour essayer de maintenir de bonnes relations. Celui qui a haï et pardonné est plus fort pour transformer son adversaire que celui qui n'a rien ressenti. Celui qui s'est trompé et qui a changé est plus fort que celui qui est resté bien-pensant.

L'honnêteté sur soi-même a une autre vertu : en sachant reconnaître les moments où nous sommes nous-mêmes intéressés, en proie à l'amertume, à l'orgueil, à l'ambition, au sentimentalisme, au désir de plaire ou de

briller etc, nous devenons beaucoup plus clairvoyants sur ces mêmes mobiles quand ils déterminent le comportement d'autrui. Nous possédons là une arme puissante. J'ai constaté que l'ami qui me tient ce langage me force à repenser ma propre attitude.

Un autre nœud à défaire concerne les blessures non guéries. Elles ont un pouvoir diabolique. L'amertume est peut-être ce qui nous sépare le plus des autres. Je ne lui vois pas d'autre remède que le pardon. Je sais que, par rapport à ce que tu as traversé, mon expérience dans ce domaine a ses limites. Néanmoins, il m'est arrivé d'être blessé par quelqu'un et je sais la joie et la liberté que procure le pardon. Ma femme et moi nous sommes souvent sentis plus proches après un conflit et une réconciliation que s'il ne s'était rien passé.

En sens inverse, je pense à l'amertume que j'ai suscitée chez d'autres ou que les miens ont pu provoquer. Ceux qui ont subi un préjudice ont besoin de voir leur souffrance reconnue et admise l'erreur qui en a été à l'origine, afin que la guérison puisse survenir. C'est un souci permanent pour moi, notamment à l'égard de ce grand continent qui est le tien, où mon pays n'a pas joué ni ne joue toujours un rôle très apprécié.

Lavé

Enfin, il y a un dernier nœud qu'il nous faudra parfois desserrer, celui de la peur, peur d'être trompé, exclu ou bafoué, mais surtout la peur, plus pernicieuse, que ressent l'homme qui a mauvaise conscience et qui ne veut pas être dévoilé. Celui qui a mal agi s'est blessé lui-même et il a besoin de guérison.

C'est là que l'expérience chrétienne me paraît significative. Faire face au mal en soi-même est contre nature. Quand le Christ dit à Pierre, au moment de lui laver les pieds : « Si je ne te lave pas, tu ne peux pas avoir de part avec moi », il n'offre pas seulement de nous libérer la conscience mais il nous indique que le chemin unique passe par ce besoin d'être lavé par lui. A l'instar de Pierre, c'est bien tout entier que nous désirons alors être lavés.

Voilà, cher D., ce que je voulais ajouter à notre réflexion commune. Chaque fois que deux personnes se découvrent égales, face aux changements d'attitudes nécessaires en elles, le terrain est mûr pour que jaillisse la confiance. C'est à ces changements que je t'invite à travailler avec moi. Et nous gagnerons. N'oublie pas que Dieu a plus de joie à se trouver au fond du cœur des hommes que dans l'immensité du ciel et des étoiles. Au bout de ce chemin qui nous ramène à Lui, se pose la question de notre appartenance. A qui va ma loyauté première ? Jusqu'à quel point Dieu passera-t-il avant ma communauté ou mes intérêts particuliers ? Voilà les questions qui doivent nous préoccuper.



« Cory » Aquino : « Personne n'est au-dessus de la loi, et moi non plus. »

Le 28 août, une semaine avant mon arrivée à Manille, se déroulait le coup d'Etat manqué organisé par des éléments de l'armée. La veille de mon départ, l'ensemble du gouvernement remettait sa démission à Mme Aquino, ce qui repoussait de quelques heures le rendez-vous que j'avais avec Raphaël Ilto, ministre de la Défense. Devant les caméras de la télévision, ce même ministre déclarait pendant ces jours de crise : « Avant de penser à réparer les lézardes qui menacent le pays, réparons d'abord celles qui se font jour dans l'armée. » De la fenêtre du ministre, au camp Aguinaldo, on pouvait voir une illustration éloquent de ce dont il parlait : les débris calcinés du grand quartier général, incendié par les rebelles. En montant les marches qui nous conduisaient au bureau du ministre, nous avons vu un impact de balle. Les Philippines ont le goût du spectaculaire.

« Le pouvoir du peuple et de la prière »

Février 1986 : les Philippines ont fait entrer un concept nouveau dans l'histoire contemporaine. Bien qu'il soit connu de l'étranger sous le simple terme « pouvoir populaire », les Philippines l'avaient baptisé de façon plus précise : « pouvoir du peuple et de la prière ». Alors, les vingt ans, apparemment sans fin prévisible, du règne du président Ferdinand Marcos et de son épouse

Philippines

« CORY » SUR LA CORDE RAIDE

par Gordon Wise

Imelda ont pris fin brutalement, des millions de Philippins étant descendus dans la rue pour entourer le palais Malacanang, empêchant les tanks de venir au secours du président assiégé. La crise avait commencé en 1983, lorsque le sénateur Benigno Aquino, « Ninoy » revenant d'exil pour prendre la tête de l'opposition, avait été assassiné à sa descente d'avion. Dernier épisode, la fraude organisée des élections présidentielles. Tandis que les Marcos fuyaient vers Hawaï, la veuve du leader assassiné, Corazon Aquino, était portée à la présidence.

Au mois de février dernier, ce sont près de 80 % des électeurs qui ont voté pour la nouvelle constitution, restaurant le système présidentiel démocratique. On attendait naturellement beaucoup du gouvernement Aquino. Peut-être trop ! Pouvait-il répondre à une telle attente ? Le pays croule sous une dette extérieure de 26,8 milliards de dollars. La moitié des recettes d'exportation est donc absorbée par le service de cette dette. Le gouvernement incrimine personnellement Marcos, qu'on accuse d'avoir volé dix milliards de dollars au cours de ses deux décennies au pouvoir. Le nombre des chômeurs s'élève à 2.600.000, alors que 750.000 jeunes arrivent chaque année sur le marché du travail.

L'armée, habituée durant les années Marcos à l'exercice du pouvoir, a dû regagner ses casernes, mais certains des conseillers de Mme Aquino la pressent fortement d'engager des enquêtes dans les milieux militaires sur les crimes et violations de droits de l'homme commis sous l'ancien régime. L'armée se rebiffe contre de telles accusations et veut à juste titre arguer des atrocités perpétrées de son côté par les guérilleros de la *Nouvelle Armée du peuple*, d'inspiration communiste.

Faut-il un cas précis pour illustrer ce genre de problèmes ? Il suffit de rappeler qu'après la journée de grève contre les hausses de prix organisée par la gauche, les militaires ont aussitôt réagi par une tentative de coup d'Etat, prétextant de la faiblesse du gouvernement

face à l'insurrection communiste et du désordre qui aurait suivi la libération de prisonniers politiques. Le parti communiste a été mis hors-la-loi aux Philippines, mais la gauche s'est réorganisée sous la bannière du *Front national démocratique*.

La réforme agraire

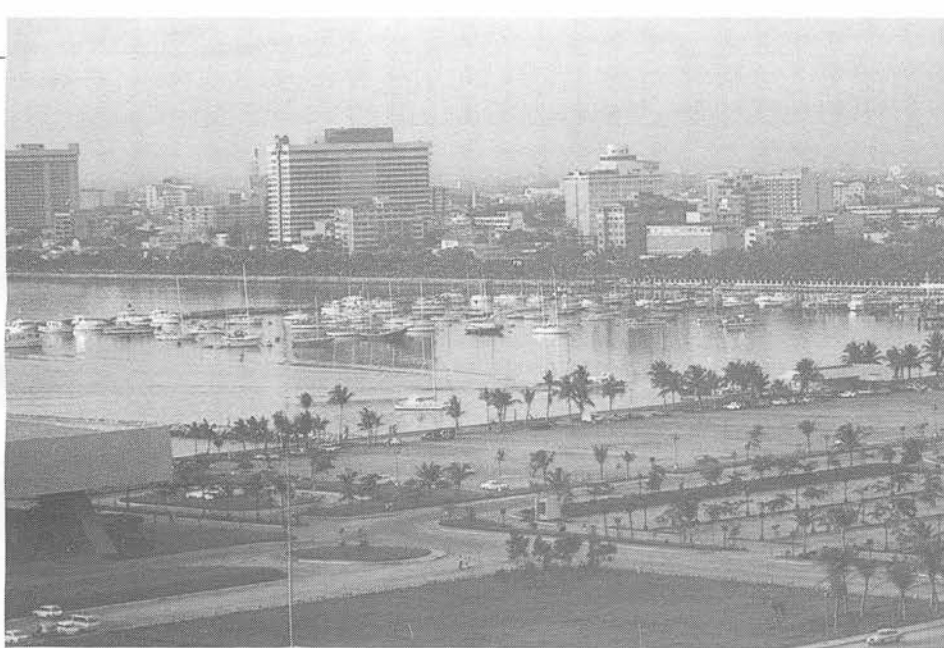
Pour Mme Aquino, le test sera sans doute l'application de la réforme agraire, décrétée par proclamation présidentielle au mois de juillet dernier. La réforme prévoit le morcellement des grands domaines – publics et privés – et la redistribution des terres. Elle se heurte à la forte opposition d'éléments conservateurs, en particulier des grandes familles riches et de tous ceux qui ont été les bénéficiaires de l'ère Marcos. Les grandes plantations de la famille Aquino sont également visées. « Personne n'est au-dessus de la loi, dit la présidente, et moi non plus ».

Mme Aquino a engagé son administration dans la lutte contre tous les féodalismes. Cependant, aux yeux de la *Nouvelle Armée du peuple*, elle ne va pas assez loin. Cette double opposition de la gauche et de la droite, ajoutée au ressentiment de l'armée, représente de puissants facteurs d'instabilité.

La réflexion pastorale du Cardinal Sin

C'est dans ce contexte de crise que le cardinal Jaime Sin, archevêque de Manille, a rendu publique une réflexion pastorale qui devait être lue dans toutes les églises de la capitale. Appel à l'examen personnel, à la repentance et à la solidarité, la déclaration du cardinal met l'accent sur l'indifférence face au fardeau des plus pauvres et vilipende la « consommation ostentatoire ».

Le cardinal fait aussi appel à la responsabilité de l'individu dans le changement de la société. « L'exercice autoritaire du pouvoir, peut-on lire dans ce texte, a habitué les citoyens à tout attendre du gouvernement. Dans une société participative, une telle attitude



La baie de Manille

n'est pas de mise. Ou bien nous prenons tous notre part à la purification, au renouvellement et à la reconstruction de notre société, ou alors cette tâche ne se fera jamais. (...) Nous avons besoin d'un tel « pouvoir populaire » pour la régénération de notre pays. »

Comme Mme Aquino, le cardinal croit à la nécessité de rechercher l'inspiration divine pour les décisions à prendre. C'est pourquoi il commence sa

journée à quatre heures du matin. Lorsque je l'ai rencontré dans son bureau peu avant la diffusion de sa « réflexion pastorale », j'ai constaté que la justice économique lui tenait particulièrement à cœur. « J'ai souvent pris la parole pendant l'ère Marcos, m'a-t-il dit, parce que personne d'autre ne pouvait le faire. Aujourd'hui, beaucoup d'hommes politiques peuvent parler et ils ne s'en privent pas. Quant à moi,

j'estime devoir parler quand il le faut. » Le cardinal a donné l'exemple en faisant don de l'argent qui lui avait été laissé par son père, un riche homme d'affaires sino-philippin. « La voie de l'avenir, m'a-t-il dit, réside dans la conversion morale individuelle et dans l'engagement de la personne. »

Le réalisme du cardinal Sin, je l'ai trouvé aussi chez beaucoup d'autres Philippins. Le sénateur Raul Manglapus, président de la commission sénatoriale de la Défense nationale et de la Sécurité, m'a confié : « La route qui mène à la démocratie est jonchée de crises. Beaucoup de pays qui ont pris cette option après des années de dictature ont fait des expériences tout à fait analogues à celle des Philippines. »

Joaquin Bernas, prêtre et journaliste, écrivait pour sa part dans le *Manilla Bulletin* : « Quels que soient les doutes, les tribulations et les colères qui nous guettent, le désir de voir Mme Aquino réussir est toujours aussi fort. J'espère qu'elle percevra les murmures, les doutes et la colère montante non pas comme une manifestation hostile à sa personne, mais au contraire comme l'expression de notre appui. Elle doit rester à son poste jusqu'en 1992. Tel est bien le sentiment populaire. »

C'est la polarisation des extrêmes qui caractérise le plus la situation en Afrique du sud et qui y cause les troubles actuels.

Pourtant, l'espoir n'est pas absent. Une révolution tranquille se déroule dans les cœurs, les esprits et les attitudes d'Africains du sud de toutes origines et de toutes opinions.

Je les ai rencontrés, ces hommes et ces femmes qui forment une de ces minorités courageuses et créatrices sans lesquelles aucune société ne peut progresser.

Parmi eux : des intellectuels et des étudiants de l'université de Stellenbosch, bastion du leadership afrikaner : ils ont ouvertement pris position pour une société sans barrière ethnique ; des membres du Synode général de l'Eglise Réformée : ils ont déclaré le racisme sans fondement théologique ; des jeunes extrémistes noirs : ils ont décidé de retourner à l'école avec pour devise : « La libération par l'éducation » ; des jeunes cadres blancs : ils consacrent leur temps, leur argent et leur énergie à la formation des noirs ; des syndicalistes de la

communauté indienne : ils se mettent à défendre les droits des travailleurs noirs.

En juillet dernier, s'est tenue sur le campus de l'université de Bloemfontein – en plein fief afrikaner – une rencontre, sous l'égide du Réarmement moral, qui a permis de voir cette nouvelle Afrique du sud.

A la frontière, les gardes avaient retenu les délégués du Swaziland : ils ne voulaient pas croire que ces noirs allaient être hébergés dans une université afrikaner.

Noirs et blancs, jaunes et bruns, ruraux et citadins, pauvres et riches, animés par leur attachement aux mêmes valeurs, nous ont donné un florilège de témoignages :

Un enseignant noir parlant du piège triangulaire où il se sent pris entre ses propres aspirations (pour un pays où tous aient la même éducation et les mêmes opportunités), la colère potentiellement destructrice de ses amis noirs et l'obs-

tinuation paralysante des fonctionnaires blancs ;

Un étudiant afrikaner se lançant dans une intervention qui arrivait à peine à sortir de ses lèvres : « Je ne sais pas si je peux dire ces mots, qui ne sont encore que des mots, mais je tiens à dire que je regrette profondément ce que les blancs ont fait de l'éducation noire. Je veux essayer de corriger ces torts. »

Un ancien policier rhodésien, blessé durant la guerre d'indépendance, demandant pardon d'avoir « importé la haine » en émigrant en Afrique du sud et se faisant inviter par une femme noire à venir rencontrer les siens dans sa *township*.

Un jeune noir de Soweto évoquant les souffrances qu'il avait subies (sans motif réel) des mains de soldats blancs... et un enseignant noir lui répliquant : « Pardonne-leur. Eux aussi ont peur. Moi, je prie pour tous les Sud-Africains, et même pour ces soldats. »

Elles sont sœurs jumelles, la détermination et l'espérance et, à long terme, elles sont invincibles.

AILSA HAMILTON

RETOUR D'AFRIQUE DU SUD

FRANCE

Le soleil était de la partie, lors d'un week-end de septembre, lorsque quatre-vingt-dix Français et quelques visiteurs des pays voisins, se sont retrouvés, au lendemain des rencontres 1987 à Caux, pour étudier les « axes de rayonnement du Réarmement moral » pour 1987-88 en France et à partir de la France.

Au menu, entre autres sujets de réflexion : l'avenir de la pièce *Retournements*, de Vladimir Volkoff, jouée à Caux durant l'été, le cinquantième anniversaire du lancement du Réarmement moral, la suite à donner au « Dialogue méditerranéen » tenu à Caux en juillet dernier, la façon de faire face au défi de la vie entre communautés ethniques dans nos grandes villes ; mais aussi assez de temps pour que les participants puissent se nourrir mutuellement des « coups de cœur » ressentis à Caux durant l'été ou de toute autre découverte personnelle ou expérience vécue dans le combat quotidien « pour que ça change » autour de soi.

Evoquant le « dialogue méditerranéen » de Caux, auquel ont participé (autour de la table ou en coulisse) de nombreux Français, M. Bernard Zamaron, fonctionnaire

à la C.E.E., a affirmé : « La paix ne se fera que grâce à des communautés de nations qui se bâtissent sur la base du pardon et de la réconciliation. » Tous les participants se sont dit d'accord pour poursuivre l'expérience en 1988 et, en corollaire, pour poursuivre le travail de contacts entrepris à Strasbourg au Parlement européen et au Conseil de l'Europe.

C'est aussi dans la région de Strasbourg qu'il a été prévu de marquer par une manifestation internationale, sans doute en mai 1988, le cinquantième anniversaire du lancement du Réarmement moral.

ALLEMAGNE

Une équipe de jeunes qui veulent porter la responsabilité du travail du Réarmement moral en Allemagne. Tel a été, d'après la plupart des participants (une trentaine de garçons et filles, dont une vingtaine d'Allemands), l'impression qui s'est dégagée d'une rencontre, les 12 et 13 septembre derniers, dans un monastère, situé sur une île du Rhin, près de Bonn.

Ingrédients de la rencontre, intitulée « les défis de notre vie » : l'intervention d'un couple hollandais ayant

passé de longues années avec le Réarmement moral en Amérique latine, ce qui va parfois « contre les désirs personnels » et exige de « travailler dur pour un monde nouveau tout en laissant Dieu maître des résultats » ; des échanges sur la foi dans la vie quotidienne, la façon de surmonter la peur, la nécessité de « prendre soin des autres » ; des projets pour l'avenir.

Deux Autrichiennes ont particulièrement touché leurs jeunes hôtes allemands en faisant part de leur réflexion à propos de l'affaire Waldheim (Voir Changer n° 192) et en leur disant qu'elles voulaient « porter avec eux la responsabilité du passé nazi ».

Parmi les projets lancés :

- * la rédaction d'une lettre au président de la République fédérale allemande.

- * La mise sur pied de deux pièces de théâtre vues à Caux.

- * La visite d'un groupe de jeunes Allemands dans les milieux turcs de Berlin et, éventuellement, en Turquie même.

AUTRICHE

C'est à Salzbourg qu'a eu lieu, également en septembre, un week-end autrichien du Réarmement moral.

Une participante s'était trouvée, en venant à la rencontre, impliquée dans un accident de chemin de fer qui avait fait plusieurs victimes. Portée à une réflexion en profondeur après ce qu'elle avait vécu, elle a entraîné tous les participants à se reposer les questions fondamentales de la vie, de l'engagement, du besoin de transformer les relations humaines.

Là aussi furent abordées les questions que pose à l'Autriche l'affaire Waldheim. On a évoqué le cinquantième anniversaire de l'annexion au III^e Reich (en mars 1988). Un échange honnête, sans tentative de justification de la

part des aînés, complété par le défi lancé par un étudiant du Moyen-Orient (« Pensez aussi aux besoins des autres pays et pas seulement du vôtre ! ») a eu sur tous des effets très positifs.

SUISSE

Dans un livre intitulé *Des guerres européennes à l'Union de l'Europe* (1), le professeur Henri Rieben, directeur du Centre de recherches européennes de l'université de Lausanne, consacre plusieurs passages d'un de ses chapitres à Caux, à Frank Buchman et au rôle du Réarmement moral dans la reconstruction de l'Europe et dans le rétablissement de relations normales entre les pays du Pacifique après la deuxième guerre mondiale.

Rappelant l'idée de Spinoza selon laquelle « la haine qui se transforme en amour peut rendre celui-ci plus fort que ce qu'il aurait été s'il n'y avait pas eu la haine auparavant », le professeur Rieben évoque également avec force la figure d'Irène Laure, son expérience de pardon et ses « quarante années d'engagement (...) pour la réconciliation franco-allemande ».

*

Convaincu, sceptique ou simplement intrigué, le reporter de l'hebdomadaire suisse *Construire*, après quelques heures passées au centre international du Réarmement moral de Caux ? Toujours est-il que, sous le titre *Un vent de fraternité*, il consacre cinq colonnes à ce sujet dans le n° du 7 octobre du journal publié par les coopératives *Migros* (tirage : 265 000 exemplaires). Après avoir évoqué la création du centre en 1946 et décrit ce dont il a été témoin, il précise que les rencontres de Caux « sont ouvertes à tous ceux que préoccupe l'avenir de notre société et qui sont prêts à un certain engagement personnel ».

(1) Edité par le Centre de Recherches européennes



Quelques-uns des participants à la rencontre prenant leur repas sur la terrasse de la maison du Réarmement moral, à Boulogne-Billancourt.

Michel et Isabelle Ressayguier viennent de passer, avec leur bébé, quatorze mois à Amman, en Jordanie. Lui, diplômé de l'ESSEC (Ecole Supérieure des Sciences Economiques et Commerciales) accomplissait ainsi son service national dans la coopération comme Conseiller commercial adjoint à l'ambassade de France. Elle, qui a fait des études d'arabe, souhaitait retourner au Moyen-Orient. Nous avons voulu suivre l'itinéraire de ce jeune ménage soucieux de tisser des liens dans une partie du monde assez mal connue de l'Occident.

Isabelle, Michel et Sarah Ressayguier



QUATORZE MOIS EN JORDANIE

L'expérience d'un couple de coopérants français

CHANGER : Qu'est-ce qui vous a conduit à demander un poste au Moyen-Orient ?

Isabelle : Depuis que je suis toute petite, on me prend pour une Arabe. Alors j'ai voulu étudier la langue. J'ai déjà eu l'occasion de me rendre en Tunisie, en Egypte et en Syrie. J'avais en particulier beaucoup aimé mon séjour à Damas dans une famille musulmane très pratiquante. Un étudiant syrien avec qui, mon mari et moi, nous nous étions liés d'amitié à Alexandrie et que nous avions aidé dans ses démarches pour venir étudier en France, nous avait invités, pour nous remercier, à nous rendre chez ses parents en Syrie. Ils ont vraiment tout fait pour m'accueillir, ce qui n'était pas évident étant donné que j'y allais seule et que cette famille ne comptait que des garçons. Pendant les mois que j'ai passé chez eux, les parents ont dormi sur le balcon pour me laisser leur chambre. On ne fait pas ça chez nous. J'ai rencontré toute la famille, au sens large, c'est-à-dire au moins une centaine de personnes. Ma présence leur a montré qu'il y a des Occidentales qui vivent comme eux, contrairement aux images que des films comme Dallas leur

donnent. Je crois qu'ils étaient surtout très touchés que j'apprenne l'arabe.

Michel : D'autant plus que tu as aussi appris les dialectes syrien et égyptien.

Isabelle : On m'a demandé pourquoi je ne me convertissais pas à l'islam. Le père de famille m'a proposé de m'initier au Coran deux heures par jour. Nous avons fait cela pendant deux semaines, après quoi il m'a dit que ça ne marcherait pas. Mais il était content parce qu'il sentait que j'avais ma propre réflexion. Avec ces liens déjà établis, nous espérions retourner ensemble dans ce pays.

– Et vous, Michel, avez-vous épousé, en même temps que votre femme, son intérêt pour le monde arabe ?

Michel : Oui, j'ai trouvé cela très intéressant ; c'était pour moi une ouverture culturelle. Ceci dit, pour un étudiant qui sort de l'ESSEC, la voie normale est de demander un poste à New York, Tokyo ou Sydney. Nous avons beaucoup réfléchi et un jour, sous la douche, j'ai eu la conviction que d'aller à Damas ou Amann serait plus utile. Sur le plan professionnel, c'était un sacrifice.

Isabelle : En fait, nous avons été très déçus de ne pas être nommés à Damas. Ce départ voulait dire pour moi d'accoucher toute seule en France avant de rejoindre Michel et j'étais prête à le faire pour la Syrie. Cela a été beaucoup plus difficile à accepter quand notre programme a soudain été bouleversé.

– Comment espériez-vous vous rendre utile au Moyen-Orient ?

Michel : On ne savait pas très bien ce qui nous attendait, mais on se préoccupait de la situation de cette région. Ce qui me motivait, comme je l'ai dit au fonctionnaire du ministère de la Coopération chargé de mon dossier, c'était ma foi ainsi que mes liens avec le Réarmement moral.

– Pouvez-vous nous décrire à grands traits ce qui caractérise la Jordanie ?

Michel : C'est un pays de trois millions d'habitants dont 60 % de Palestiniens, sur un territoire équivalent au sixième de la France. Une morphologie de paysage parfois extraordinaire, des déserts de cailloux entrecoupés de canyons, sauf en ce qui concerne la vallée du Jourdain, qui, elle, à moins trois cent

mètres, est chaude, humide et cultivée. On y trouve même des bananes. De tradition nomade, ce peuple n'a que quarante ans de sédentarisation. Amman compte aujourd'hui un million d'habitants. L'islam est la religion d'Etat. Politiquement, c'est un pays stable puisque le roi Hussein est au pouvoir depuis 1953, à la tête d'une monarchie parlementaire. Ce n'est pas une démocratie mais les gens sont libres de faire des affaires, de circuler comme ils veulent, de se marier sans avoir besoin de demander la permission, ce qui n'est pas le cas dans les pays voisins.

Il n'y a pas de pétrole mais un niveau d'éducation assez élevé avec quatre universités de bonne réputation. La Jordanie exporte ses cerveaux dans les pays du golfe. Un tiers de son PNB provient de ces pays et de l'aide occidentale. Les Jordaniens estiment cette aide normale, étant donné leurs liens avec l'Ouest.

– Vous avez essayé de rencontrer des Jordaniens. Cela s'est-il aussi bien passé que lors du séjour d'Isabelle à Damas ?

Isabelle : Sarah a été notre ministre des Affaires extérieures. Le lendemain de notre arrivée, nous étions à une réception. Je n'ai pas vu ma fille de la soirée, elle passait de main en main comme un ballon de rugby et nous avons reçu au moins une dizaine d'invitations ce soir-là.

Quand j'avais des démarches administratives à faire, j'emmenais toujours Sarah, je la posais sur une chaise pendant que j'allais faire mes affaires. En France, je me ferais foudroyer du regard, surtout si Sarah se mettait à pleurer. Là-bas, le premier venu s'en occupait.

Michel : En revenant, tu étais sûre de trouver ton enfant en train de jouer avec un flic ou un planton. Là-bas, un bébé, c'est presque un bien commun.

Isabelle : En revanche, nous avons trouvé difficile de pénétrer dans les familles. Il faut faire ses preuves. Par son travail, Michel avait beaucoup de contacts avec des Jordaniens. A la question inévitable de savoir s'il aimait leur pays, il répondait par l'affirmative mais ne manquait pas d'ajouter la difficulté qu'il rencontrait à faire la connaissance de familles. Cela suscitait en général une invitation.

Quant à moi, j'enseignais notre langue au Centre culturel français et j'ai invité mes classes une à une, c'est-à-dire une dizaine d'élèves chaque fois, pour venir



Les Ressaiguier avec les élèves jordaniennes d'Isabelle

goûter des gâteaux français, tartes et autres, à la maison.

Nous avons reçu pas mal d'invitations en retour, mais nous avons surtout été surpris que cela fasse naître des amitiés si facilement.

Par contre, un échange entre ménages s'est révélé quasiment impossible. La femme ne se sentait à l'aise pour parler qu'avec moi et je ne pouvais établir de dialogue avec le mari. Les hommes parlaient toujours entre eux. Il y a un décalage entre nos cultures face auquel nous n'avons pas su quoi faire.

– Quelles sont les préoccupations majeures des Jordaniens ?

Michel : Bien que les structures traditionnelles restent très fortes, ainsi que le système de valeurs qui va avec, nous avons constaté un certain matérialisme. La Mercédès est certainement une des voitures les plus prisées, même s'il s'agit d'un vieux modèle. Le chauffeur de l'ambassade avait la sienne ! Nous n'avons pas trouvé très facile le contact avec les Jordaniens musulmans. On communiquait bien sur tous les sujets de l'actualité mais nous n'avons pas réussi à parler de choses plus profondes.

– La montée du fondamentalisme musulman s'est-elle aussi manifestée comme dans le reste du monde arabe ?

Michel : Elle est assez bien maîtrisée par le régime. Le roi Hussein a procédé à une purge dans l'enseignement et il a donné aux islamistes quelques sièges au parlement. La révolution iranienne est très critiquée et elle fait peur. Les Jordaniens sont inconditionnellement pro-irakiens et voient en l'Irak un bouclier contre l'Iran. A ce propos, ils n'ont pas

compris que leurs alliés américains aient pu fournir des armes à l'Iran, leur ennemi commun, comme l'a révélé l'affaire de l'Irangate. La crédibilité des Etats-Unis en a beaucoup pâti.

– Comment avez-vous ressenti le problème palestinien ?

Michel : Il faut faire la différence entre les Jordaniens d'origine palestinienne et les autres. Pour les premiers, ils espèrent bien sûr rentrer un jour en Palestine, et certains d'entre eux se forcent à y retourner en vacances bien que les formalités de douane en fassent une véritable épreuve. Cependant, nous n'avons pas senti, contrairement à ce qui se passe en Syrie, d'antisémitisme profond. Ils aimeraient bien récupérer leurs terres mais ils n'ont pas envie d'aller se battre pour autant, peut-être parce qu'ils sont assez nantis.

– Vous avez tout de même pu vous rendre en Syrie ?

Michel : Oui. La Syrie nous a vraiment paru comme un pays de pénurie et de terreur politique. Paradoxalement, les Syriens défendent leur pays quand on parle avec eux, nient les coupures d'électricité qu'on a pourtant constatées. Alors que les Jordaniens sont très critiques de leur pays. Peut-être est-ce là le signe de leur liberté. Le fait que nous, Français, avons apprécié leur pays les a beaucoup surpris. Quand nous leur avons dit que nous craignions notre retour à Paris, ils n'en revenaient pas. Nous avons essayé de les aider à voir à quel point ils étaient privilégiés par rapport à leurs voisins.

Propos recueillis par
FREDERIC CHAVANNE

Ministre d'Etat dans le gouvernement de l'empereur Haïlé Sélassié, Dejazmatch Gebreyohannes Tesfamariam est devenu par la suite l'un des principaux conseillers provinciaux du gouverneur général d'Erythrée. Sa découverte du Réarmement moral remonte à 1968. Nous reproduisons ici l'essentiel d'une déclaration qu'il a faite à Caux au mois de juillet dernier.

UNE VOIX DE L'ERYTHRÉE

Lorsque je suis venu à Caux en 1971 et 1972, j'ai insisté que le Réarmement moral intervienne auprès de l'Empereur pour qu'une solution soit trouvée à la guerre [entre l'Erythrée et l'Ethiopie]. Un ami m'a posé alors la question : « Pourquoi voulez-vous que le Réarmement moral fasse ce que vous n'êtes pas prêt à faire vous-même ? » Je n'ai pu dormir de la nuit. J'ai pris finalement la décision, devant Dieu, que je cesserais de choisir l'attitude du diplomate ou du courtisan et que je devais dire la vérité avec courage, même à l'empereur.

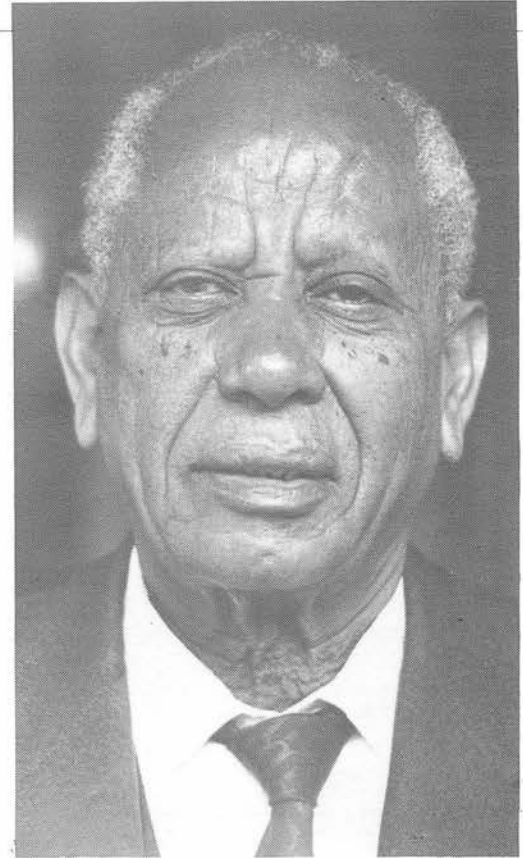
A mon retour à Asmara, [capitale de l'Ethiopie], j'ai convoqué tous les dirigeants de la province, je leur ai dit la position que j'allais prendre. Peu après, j'ai été appelé à Addis Abeba pour une réunion convoquée par l'empereur. Quand je suis arrivé, j'ai découvert que tout le Conseil suprême était réuni ainsi que des membres du gouvernement et les chefs de l'armée. La réunion devait décider de la façon dont devait être matée la rébellion érythréenne. La décision avait déjà été prise de lancer une offensive d'importance avec une puissance de feu accrue. « Votre Majesté,

ai-je dit alors, ce n'est pas ainsi que pourront être gagnés l'esprit et le cœur de mon peuple. Vous n'attirez ainsi que sa haine. Je vous conjure tout au contraire d'ouvrir des négociations et de rechercher un accord de paix. »

Ma déclaration fut suivie d'un silence, après quoi l'empereur a ajourné la réunion. Mais la décision concernant l'offensive militaire avait déjà été prise. Mes amis m'ont alors prévenu en privé : « Tu vas être sûrement emprisonné pour avoir contredit l'empereur. » Tout compte fait, je n'ai pas été mis en prison, mais l'offensive a été déclenchée. Elle a fait de nombreuses victimes, sans pour autant mettre fin à la guérilla.

Puis est venue la révolution. L'empereur a été déposé. Trente-deux ministres ou généraux du régime précédent ont été exécutés en novembre 1974, y compris le gouverneur général de l'Erythrée. L'année suivante, les dirigeants du Conseil révolutionnaire ont convoqué à leur tour une réunion, demandant à tous les participants leur point de vue sur la solution du problème érythréen. J'ai réitéré les propositions que j'avais faites à l'empereur et d'autres collègues ont fait de même. On nous a fait savoir que toute considération serait donnée à nos propositions. Quelques jours plus tard, j'ai été arrêté, puis emprisonné.

Je suis resté sept ans en prison. Ce fut une période très pénible. Mais grâce à Dieu, j'ai été libéré de toute amertume et j'ai même pu pardonner à ceux qui avaient été responsables de mon emprisonnement. Les seuls livres que nous avions l'autorisation d'avoir étaient la bible et des ouvrages marxistes. Certains d'entre nous avons même été privés de nourriture, mais heureusement que ma famille a pu m'apporter un repas par jour. En prison, j'ai trouvé, grâce à Dieu, la force de prendre soin d'autres prisonniers, de me mettre à l'écoute de leurs problèmes et de résoudre des que-



relles. Plusieurs prisonniers ont changé de vie et ont perdu leur rancœur. Voilà ce qui m'a aidé à survivre.

Durant tout ce temps, ma plus fervente prière a été de demander à Dieu de me garder en vie pour que je puisse sortir de prison et retrouver à nouveau à Caux la « famille mondiale du Réarmement moral ». Dieu a maintenant exaucé ma prière et je ne peux pas exprimer par des mots quelle joie c'est pour moi et pour ma femme de me retrouver au milieu de vous.

Nous avons l'intention de retourner en Ethiopie. Nous savons que la situation y est très difficile, mais j'ai la conviction de revenir dans mon pays pour y partager les souffrances de mon peuple. La guerre dure depuis vingt-six ans. Des deux côtés, on commence à reconnaître le fait que la guerre n'entraîne que la destruction de la vie et du patrimoine. Il est suggéré de relancer des négociations. Mon espoir et ma prière, c'est que je puisse contribuer à l'élaboration d'un accord pacifique. Aucune négociation ne peut réussir sans un nouvel esprit, l'esprit du Réarmement moral, et sans un changement dans l'esprit des hommes. C'est à cela que je me sens engagé, et je vous demande vos prières et votre appui.

L'Erythrée. Colonie italienne pendant soixante ans, l'Erythrée a connu à bien des égards un développement très différent de celui de l'Ethiopie. Après la défaite de l'Italie pendant la deuxième guerre mondiale, les Nations Unies ont fait de l'Erythrée une « entité autonome fédérée à l'Ethiopie ». En 1962, l'empereur a modifié ce statut, englobant l'Erythrée dans l'Etat unitaire d'Ethiopie. Aussitôt une large fraction de la population a refusé ce nouveau statut et revendiqué un Etat séparé. Une situation de guérilla s'est installée, qui dure encore aujourd'hui.



« Best Airline Worldwide 1987 ». C'est le titre que vient de remporter Swissair pour la sixième année consécutive. Cette distinction lui a été décernée par la revue « Business Traveller Magazine » de Londres, au terme d'une enquête menée auprès de ses lecteurs répartis dans plus de 50 pays.

La distinction.

Les lauréats:

Les collaboratrices et collaborateurs des bureaux de voyages, des centres de réservation, des guichets d'enregistrement et du service passagers. Les responsables de nos escales et du service hôtelier. Le personnel chargé de la formation et de l'élaboration des horaires. Celui chargé de l'entretien des avions et du nettoyage des cabines. Sans oublier, bien sûr, nos hôtesse de l'air et stewards, les pilotes, ingénieurs de bord ainsi que tous ceux que l'on ne voit jamais et qui font néanmoins l'impossible pour que Swissair demeure « The Best Airline Worldwide ».

A tous, nous adressons notre vive gratitude.

swissair 
Transporteur officiel / Official carrier